

La chapelle Sainte-Avoye, en Pluneret Un chef-d'œuvre de la Renaissance

Dans la commune de Pluneret, à quatre kilomètres d'Auray, se trouve l'une des plus curieuses chapelles du Morbihan que le visiteur n'oubliera pas quand il aura gagné le pittoresque village de chaumières où elle se niche, au bord de la rivière du Sal. Elle a été plusieurs fois décrite¹, aussi, en la présentant ici, nous aimerions surtout évoquer quelques questions qui se posent encore sur l'édifice, sans pouvoir toutefois y apporter toutes les réponses.

Une inscription, aujourd'hui en partie détruite par l'humidité qui a rongé les sablières, nous apporte les précisions suivantes sur la construction de la chapelle : «Le jour de la Croix, en septembre 1554, fut assise la première pierre de cette chapelle Madame Sainte-Avoye, et fut assise la première pièce de bois le 10^e jour de juin 1557 et fut miseur messire Yves Le Thominec, curé de cette paroisse ; Pierre Blanchard fut maître maçon et Henri Le Meilleur fut maître charpentier». Nous connaissons donc parfaitement la date d'érection de Sainte-Avoye et les noms de ses bâtisseurs mais ceux-ci ne sont guère connus².

Mesurant 28 m sur 8, l'édifice est de forme rectangulaire simple, sans transept, et à chevet plat ; il est précédé d'une haute tour-porche partiellement détruite par la foudre et l'ouragan au XVII^e siècle et sommairement consolidée³. Un minuscule clocheton d'ardoise coiffe le tout, ce qui lui confère une allure originale mais un peu mesquine, bien éloignée de

¹ Voir ROSENZWEIG, *Dictionnaire archéologique du Morbihan*, Paris, 1873, p. 14-15 et la notice détaillée de François MACÉ DE LÉPINAY dans *Congrès archéologique de France, session du Morbihan*, 1983, Paris, 1983.

² Ces noms sont en réalité peu connus. Yves Le Thominec, qui porte le même patronyme que la mère du voyant de Sainte-Anne d'Auray, Yves Nicolazic, n'apparaît ni dans le Pouillé du diocèse de Vannes de l'abbé Luco, ni dans les ouvrages du chanoine Le Mené. Quant à Pierre Blanchard et Henri Le Meilleur, ils ne semble pas avoir d'autres œuvres à leur actif...

³ Le débat entre les partisans de l'inachèvement de la tour et ceux de sa destruction partielle paraît bien tranché au profit des deuxièmes dans l'étude de F. Macé de Lépinay.

ses modèles supposés : Saint-Nicodème de Pluméliau ou plutôt Saint-Yves de Bubry.

Construite en quelques années, la chapelle bénéficie d'un style homogène de la Renaissance que l'on peut observer dans les ouvertures en plein cintre, les décors des contreforts et ceux, plus élaborés, des portes de la façade méridionale : pilastres à chapiteaux composites, frise à losanges et rinceaux⁴. À l'intérieur, des motifs similaires ornent la piscine, les niches et surtout, le magnifique jubé de bois, l'un des quatorze subsistants en Bretagne, l'un des quatre du Morbihan⁵. Desservi par un escalier de pierre inclus dans la muraille, il a conservé son chancel, sa galerie voûtée d'ogives et le calvaire qui le surmonte. Du côté de la nef sont sculptés les douze apôtres ; du côté du chœur, saint Fiacre, saint Laurent, les trois vertus théologiques et les quatre cardinales, enfin, saint Yves entre le riche et le pauvre, ce qui laisse à penser que ces trois saints étaient alors très vénérés. Le jubé, classé dès 1907, a retrouvé en 1981 sa polychromie d'origine ; il est signé d'un certain Bizoil (ou Bizeul) sur lequel nous ne possédons pas de renseignements.

On s'est interrogé sur les commanditaires d'un tel monument : qui en a financé l'édification ? Pour quelle raison ? En faisant appel à quels hommes de l'art ? L'inscription de la charpente, on l'a vu, ne répond pas vraiment à ces questions et nous ignorons quelle fut l'inspiration des maçons et des sculpteurs qui ont acclimaté en Bretagne ces variantes «italianisantes». Serait-ce dû à l'influence exercée par l'art de la Renaissance sur certains bretons qui auraient séjourné en Italie à cette époque ? Nous savons comment l'archidiacre vannetais Daniélo, protonotaire apostolique à Rome, a payé de ses deniers vingt ans plus tôt la tour ronde de la cathédrale de Vannes. Y aurait-il eu une sorte d'atelier qui aurait fourni des décors aux chapelles bretonnes ?

Le seul élément nouveau que l'on puisse verser au dossier concerne la famille dont dépend la chapelle : il est d'ordre généalogique. Le blason qui orne le portail sud est celui des Lestrelin, seigneurs de Kerisper, sur les terres desquels s'élève notre chapelle : «d'argent à la fasce nouée d'azur accompagnée de sept merlettes de gueules, 4 et 3⁶». On a écrit que les

⁴ On remarquera aussi les niches à coquille et pilastres du porche et du pignon, les volutes du petit portail du sud et les deux pinacles du chevet ; le décor est plus riche que celui des chapelles Renaissance des environs comme Tréavrec (Brech), Saint-Michel (Saint-Avé) ou Kercohan (Beric).

⁵ Les autres sont à Saint-Fiacre du Faouët, à Saint-Nicolas de Priziac, à Saint-Fiacre de Melrand et à Rochefort-en-Terre (fragment apposé au mur).

⁶ Les Lestrelin possédaient de nombreuses seigneuries à Pluvigner, Camors, Grandchamp et Saint-Avé ; ils se sont fondus dans la famille de Kerbenet. Le manoir de Kerisper est à environ 1 km au sud-ouest, sur une éminence qui domine le confluent du Sal et de la rivière d'Auray.



Figure 1 – Clocher de Sainte-Avoye
(Cliché B. Frélaud)

Lestrelin ont été seigneurs de Kerisper jusqu'en 1536 seulement, ce qui rendait aléatoire leur patronage de l'édifice. En y regardant de plus près, on découvre que la terre de Kerisper est aux mains de Louis de Lestrelin en 1541 et Marie de Botdêru, puis de Guillaume (ou Gilles) cité en 1557, 1576, 1578 et 1582⁷. Il ne fait donc plus aucun doute que ce dernier fut à l'origine de la construction de la chapelle, mais nous ne savons pas dans quelles circonstances. Selon toute vraisemblance, ce sont aussi les armoiries des Lestrelin que l'on devine sur le curieux banc seigneurial qui est incorporé à la balustrade du chœur. Il est difficile de connaître la date de ce rare meuble qui a peut-être subi des remaniements. Le blason a été grossièrement buché de telle sorte qu'on aperçoit encore la « fasce nouée » et qu'on la sent bien au toucher ; cette constatation confirme le patronage des Lestrelin sur Sainte-Avoye, même si leur famille s'est ensuite fondue dans d'autres lignées.

Quelle est donc cette sainte Avoye, patronne de la chapelle ? Selon la légende, relayée par le cantique du pardon, il s'agit d'une princesse sicilienne, installée en Irlande, d'où elle s'en va en compagnie de sainte Ursule et des onze mille vierges ; elle aurait traversé la Manche dans une auge de pierre, conservée dans la chapelle, puis, persécutée comme ses compagnes, elle les aurait rejointes à Cologne pour y être martyrisée par les Huns, au milieu du v^e siècle. Le chanoine Danigo y voit plutôt l'usurpation d'un ancien saint breton, saint Davy⁸, car le village s'appelait autrefois « Lotivy ». Il est probable que ce modeste évêque gallois, Davy, Dewy ou Diwy, jadis invoqué contre les coliques et dont le culte a pu être introduit par les immigrants bretons des iv^e-vi^e siècles, a fait les frais d'un « *aggiornamento* » comme on en trouve en d'autres lieux de Bretagne, à la fin du Moyen Âge. Trop local, pas assez connu, pas assez universel (ou « romain »), il aurait été supplanté par une glorieuse compagne de sainte Ursule, dont la vie légendaire connaissait une grande vogue. Ainsi malgré la présence de sa gracieuse statue, sainte Avoye aurait été substituée à un saint personnage beaucoup plus ancien...

Deux blocs de pierre sont posés devant le jubé, l'un est donc le bateau de sainte Avoye où l'on avait coutume de placer les jeunes enfants pour demander à la sainte de leur donner des forces. Trois lettres (ou signes) sont gravés sur la pierre : on y a vu une croix, un « T » et une équerre. Comme ils sont en réalité inscrits de façon circulaire, autour d'une cavité,

⁷ « Dictionnaire des terres nobles du Morbihan », manuscrit de Louis Galles (Archives départementales du Morbihan), article « Kerisper ». En 1590, cette seigneurie est aux mains d'Anne Cadoret, épouse de Jean de Montigny (inventaire de la série G, baptême d'Anne Botrel, le 4 décembre 1590, à Sarzeau).

⁸ Joseph DANIGO, « La toponymie de Saint-Avé », *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, tome 102, 1975, p. 3-35.

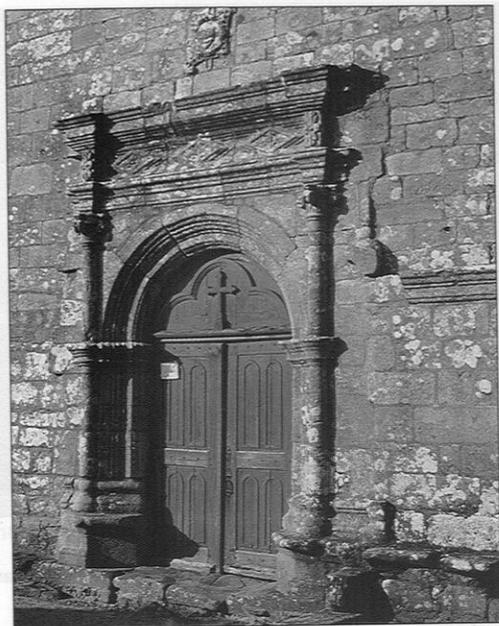


Figure 2 – Grand portail Renaissance
(Cliché B. Frélaud)



Figure 3 – Petit portail sud
(Cliché B. Frélaud)



Figure 4 – Jubé

(Cliché M. Freléaux). Conservation du Patrimoine (Morbihan)



Figure 5 – Banc seigneurial

(Cliché M. Freléaux). Conservation du Patrimoine (Morbihan)

ne faudrait-il pas y voir un anagramme du Christ, X T S ? En tout état de cause, nous retrouvons ici un exemple d'antique culte des pierres que le christianisme récupère et sanctifie à sa façon. Voilà qui appuie la thèse d'un ancien lieu de culte qui aurait été ensuite occupé et christianisé par les Bretons.

D'autres objets mobiliers méritent l'attention : un fauteuil de célébrant (XVII^e siècle ?), des stalles, deux petits retables, des statues anciennes. Des projets de restauration sont à l'étude pour sauvegarder ce patrimoine «mineur» dans les règles de l'art, mais l'église elle-même nécessite des travaux de consolidation.

Au milieu de son ancien village, la chapelle de Sainte-Avoye laisse une forte impression. Sa silhouette tronquée, son décor Renaissance, son merveilleux jubé et ses précieux objets mobiliers en font un monument de grande qualité. En entrant dans le sanctuaire, en pénétrant dans la pénombre et en foulant la terre battue, le visiteur est tout de suite saisi par la beauté des lieux. Notre plaisir, en admirant cette construction, serait évidemment plus profond si nous savions qui l'a érigée, pour quelles raisons, dans quel contexte artistique, en l'honneur de quels saints personnages...

Bertrand FRÉLAUT